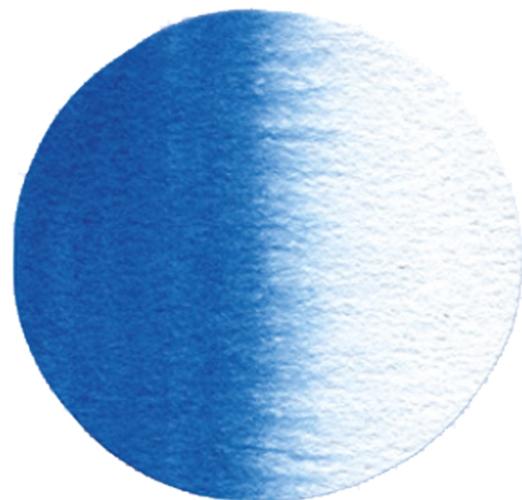


NOUVELLE Un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout

Alice Munro, Éditions de l'Olivier. 2019

Cote : 823.914 MUN



Les orties

Au cours de l'été 1979, comme j'entrais dans la cuisine de mon amie Sunny, qui habitait près d'Uxbridge, en Ontario, je vis un homme, debout derrière le bar, qui se confectionnait un sandwich au ketchup.

J'ai sillonné les collines au nord-est de Toronto avec mon mari – mon second mari, pas celui que j'avais cet été-là – et j'ai cherché la maison, d'une façon hasardeuse et obstinée à la fois, j'ai tenté de localiser la route sur laquelle elle donnait, mais je n'y suis jamais parvenue. Elle a sans doute été détruite. Sunny et son mari l'avait vendue quelques années après que je leur avais rendu visite. Elle était trop loin d'Ottawa, où ils habitaient à l'année, pour faire office de maison d'été. Leurs enfants, à mesure qu'ils devenaient des adolescents, rechignaient à y aller. Et cela représentait trop d'entretien pour Johnston – le mari de Sunny –, qui préférait passer ses week-ends au golf.

J'ai retrouvé le terrain de golf – je pense que c'est le bon, même si les haies ont été taillées et que le club-house semble plus sophistiqué.

Dans la campagne où je vivais, enfant, les puits s'asséchaient parfois durant l'été. Cela arrivait tous les cinq ou six ans lorsqu'il n'était pas tombé assez de pluie. Ces puits étaient des trous creusés dans le sol. Le nôtre était plus profond que la plupart, mais nous avions besoin de beaucoup d'eau pour abreuver nos animaux parqués dans un enclos – mon père élevait des renards argentés et des visons –,

alors un jour, le foreur de puits s'était pointé, muni d'un équipement impressionnant, et le trou fut encore approfondi, encore et encore jusqu'à trouver l'eau qui se cachait dans la pierre sous l'épaisseur de terre. À partir de ce jour, nous pûmes pomper une eau pure et fraîche, quelle que fût l'époque de l'année ou le temps qu'il faisait. Il y avait de quoi être fier. Une tasse en fer-blanc était accrochée à la pompe, et quand je l'utilisais pour boire lors d'une journée caniculaire, je pensais aux roches noires d'où l'eau jaillissait comme des diamants.

Le foreur de puits – que l'on appelait aussi parfois le puisatier, comme si personne n'avait envie de s'embêter à préciser l'outil qu'il employait et trouvait qu'il était aussi commode de recourir à l'ancienne désignation – était un homme du nom de McCallum. Il vivait dans la ville la plus proche de notre ferme mais n'y possédait pas de maison. Il louait une chambre à l'hôtel Clark – il s'y était installé au printemps et y resterait jusqu'à ce qu'il ait fait le tour de toutes les offres d'emploi qu'il pouvait satisfaire dans ce coin du pays. Après quoi, il lèverait le camp.

Mike McCallum était plus jeune que mon père, mais il avait un fils qui avait un an et deux mois de plus que moi. Ce garçon logeait avec lui dans des hôtels ou des pensions, partout où il trouvait du travail, et il allait à l'école la plus proche de leur point de chute. Il s'appelait aussi Mike McCallum.

Je sais exactement l'âge qu'il avait parce que c'est une chose que les enfants font valoir immédiatement entre eux, un des éléments essentiels à partir desquels ils négocient la possibilité ou non d'une amitié. Il avait neuf ans et j'en avais huit. Son anniversaire était en avril, le mien en juin. Les vacances d'été étaient bien entamées lorsqu'il débarqua chez nous avec son père.

Son père conduisait un camion rouge foncé qui était toujours plein de boue ou de poussière. Mike et moi grimpons dans la cabine quand il pleuvait. Je ne me rappelle pas si son père entra dans notre cuisine alors, pour y fumer une cigarette et boire une tasse

de thé, ou s'il se postait sous un arbre, ou continuait à travailler. La pluie s'abattait contre les vitres de la cabine et faisait un raffut semblable à celui de centaines de cailloux qui seraient tombés sur le toit. L'odeur qui y régnait était celle des hommes – leurs vêtements de travail, outils, tabac, bottes crottées et chaussettes parfumées au fromage. Et aussi, celle d'un chien à poils longs mouillé, car nous avions emmené Ranger avec nous. Je ne faisais pas attention à Ranger, j'avais l'habitude qu'il me suive partout et parfois, sans raison aucune, je lui ordonnais de rester à la maison, Ouste ! à la grange, fiche-moi la paix. Mais Mike l'aimait bien et s'adressait toujours à lui avec gentillesse et en l'appelant par son nom, il lui expliquait nos projets et l'attendait patiemment lorsqu'il nous quittait pour accomplir un projet personnel canin, comme courir après un hérisson ou un lapin. Vivant comme il le faisait avec son père, Mike n'avait aucune chance d'avoir un chien à lui.

Un jour, alors qu'il était avec nous, Ranger avait coursé une moufette, et l'animal s'était retourné pour l'asperger. Mike et moi en fûmes tenus pour responsables. Ma mère dut, toutes affaires cessantes, foncer en voiture à la ville acheter plusieurs boîtes de conserve familiales de jus de tomate. Mike convainquit Ranger d'entrer dans la baignoire et nous versâmes sur lui du jus de tomate que nous fîmes pénétrer dans ses poils en le brossant. On aurait dit qu'on le nettoyait avec du sang. Combien de personnes il aurait fallu saigner pour en obtenir de telles quantités ? Nous nous le demandions. Combien de chevaux ? Combien d'éléphants ?

Le sang et l'égorgeage d'animaux m'étaient plus familiers qu'à Mike. Je l'emmenai voir le coin dans la pâture, près de la barrière de la basse-cour, où mon père tuait les chevaux par balle et les dépeçait pour les donner à manger aux renards et aux visons. Le sol, à cet endroit, était pelé et marqué d'une indélébile tache de sang, pourpre profond. Puis je le conduisis jusqu'à l'entrepôt à viande qui donnait sur la basse-cour et où pendaient les carcasses de chevaux, en attente d'être moulinées pour servir de nourriture. L'entrepôt en question

n'était qu'un abri avec des cloisons en grillage noires de mouches, rendues ivres par l'odeur de charogne. On ramassa des cailloux pour les écraser.

Notre ferme était petite – environ quatre hectares. Suffisamment petite pour que j'en eusse exploré le moindre recoin, qui, chacun, avait un aspect particulier et un caractère bien à lui que je n'aurais su décrire. Il est facile d'imaginer ce qu'avaient de spécial l'espace grillagé renfermant de longues carcasses chevalines presque blanches pendues à de vilains crochets, ou les marques au sol trempées de sang laissées par ces animaux vivants au moment d'être changés en aliments carnés. Mais il y avait d'autres choses, comme les pierres qui bordaient le passage menant à la grange, qui possédaient, à mes yeux, une signification aussi cruciale, alors que rien de mémorable ne s'y était passé. D'un côté se trouvait une grosse pierre claire et lisse qui ressortait et dominait toutes les autres, ce qui conférait à ce bord-là une apparence luxueuse évoquant les bâtiments publics, et c'était toujours par là que je choisissais de grimper, plutôt que par l'autre flanc, où les pierres étaient plus foncées et se serraient les unes contre les autres avec un air mauvais. Chaque arbre de la propriété avait, selon moi, de la même manière, une attitude et une présence spécifiques – l'orme semblait serein et le chêne menaçant, les érables chaleureux et ordinaires, l'aubépine vieille et grincheuse. Même les trous creusés dans les marécages – d'où mon père avait extrait du gravier pour le vendre quelques années auparavant – possédaient leurs propres caractéristiques, peut-être plus faciles à observer lorsqu'ils demeuraient remplis d'eau alors que les inondations de printemps refluaient. Il y avait celui qui était à la fois petit, rond, profond et parfait ; celui qui s'étirait comme la queue d'une bête ; et celui qui était large, de forme indéfinissable et toujours au bord de disparaître parce que l'eau y était si peu abondante.

Mike voyait toutes ces choses sous un autre angle. Et moi aussi, à présent que j'étais avec lui. Je les voyais à sa façon et à la mienne, sauf que la mienne était, par nature, incommunicable, si bien qu'elle

devait demeurer secrète. Sa manière de voir les choses était gouvernée par l'avantage immédiat qu'on pouvait tirer d'elles. La grosse pierre claire du passage servait de tremplin : après quelques pas d'élan, on y prenait son appel pour s'élever dans les airs, par-dessus la pente formée de pierres plus petites, et atterrir directement sur la terre battue devant la porte de l'étable. Les arbres, quant à eux, étaient faits pour qu'on y grimpe, et particulièrement l'érable proche de la maison, muni de branches sur lesquelles on pouvait ramper pour se laisser tomber sur le toit de la véranda. Quant aux gravières, elles étaient faites pour que l'on y saute à pieds joints, à grands cris, comme des animaux fondant sur leur proie, après une furieuse poursuite à travers les herbes hautes. Si l'année n'avait pas encore été si engagée, avait dit Mike, elles auraient encore contenu assez d'eau pour qu'on puisse construire un radeau.

Ce projet fut envisagé pour la rivière elle-même. Mais la rivière, au mois d'août, tenait autant du sentier de pierre que du cours d'eau, et au lieu d'essayer d'y flotter ou de nous y baigner, nous nous contentions de retirer nos chaussures pour patauger – sautant d'un rocher sec d'un blanc d'os à l'autre et glissant parfois sur ceux recouverts de mousse qui affleuraient à la surface, nous frayant un chemin à travers les entrelacs des larges feuilles plates de nénuphars et d'autres plantes aquatiques dont je ne me rappelle plus le nom – que, pour certaines, je n'ai jamais connu (panais sauvage ou persil des marais ?). Elles étaient si vigoureuses qu'on les eût dites fermement plantées sur des îlots ou sur la terre ferme, mais elles naissaient dans la vase et parvenaient pourtant à piéger nos jambes dans leurs racines serpentine.

Cette rivière ne faisait qu'une avec celle qui traversait officiellement la ville, et, en remontant le courant, nous parvînmes en vue du pont où passait la grande route à double sens. Lorsque j'étais seule ou en compagnie de Ranger, je ne m'aventurais jamais jusqu'au pont parce qu'il y avait souvent des gens de la ville dans ce secteur. Ils venaient pêcher sur les rives, et quand l'eau était suffisamment

profonde, des garçons s'amusaient à sauter depuis la parapet. Ils n'auraient pu le faire en cette saison, mais il y avait de fortes chances pour que certains d'entre eux se fussent rendus là pour s'éclabousser – des insultes plein la bouche, hostiles, comme l'étaient toujours les enfants de la ville.

Les clochards constituaient l'autre espèce de personnes que nous étions susceptibles de croiser. Mais je n'en dis rien à Mike, qui progressait devant moi vers le pont comme s'il s'était agi d'une destination parfaitement ordinaire, sans rien de déplaisant ni d'interdit. Des voix nous parvinrent et, comme je le craignais, c'étaient celles de garçons qui hurlaient – on aurait dit que le pont leur appartenait. Ranger nous avait suivis jusque-là, sans enthousiasme, et à présent il faisait demi-tour pour regagner la berge. C'était un vieux chien déjà à l'époque et il n'avait jamais raffolé des enfants.

Il y avait un pêcheur qui lançait sa ligne, non pas du pont mais de la rive, et il poussa plusieurs jurons à cause de l'agitation que Ranger avait causée en sortant de l'eau. Il nous demanda si nous ne pouvions pas garder notre connard de chien enfermé à la maison. Mike poursuivit son chemin comme si l'homme nous avait simplement gratifiés d'un sifflement, et nous nous retrouvâmes à l'ombre du pont lui-même, une zone où je n'avais jamais pénétré de toute ma vie.

Le plancher du pont était notre toit, laissant filtrer des rayons de soleil par les interstices qui séparaient les planches. Et voilà qu'une voiture le traversait, produisant un fracas de tonnerre et bloquant un instant la lumière. Nous restâmes immobiles, le temps qu'elle le franchisse, les yeux levés vers le haut. Sous-le-Pont était un endroit en soi, pas seulement une courte portion de la rivière. Lorsque la voiture fut passée et que le soleil se remit à briller par les fentes, les reflets qu'il jeta créèrent des vagues de lumière, d'étranges bulles de lumière, jusqu'à une certaine hauteur sur les piles de béton. Mike poussa un cri afin de tester l'écho et je fis de même, mais plus timidement, à cause des garçons sur la rive, les inconnus de l'autre côté du pont qui m'effrayaient davantage que les clochards.

J'allais à l'école de campagne, par-delà notre ferme. Les effectifs avaient tellement diminué ces dernières années que j'étais la seule élève de ma classe, tandis que Mike avait été scolarisé en ville depuis le printemps, si bien que ces garçons ne lui étaient pas inconnus. Il aurait sûrement joué avec eux s'il n'avait pas été avec moi, si son père n'avait pas eu l'idée de le prendre avec lui au travail afin de pouvoir – quand il en avait le temps – garder un œil sur lui.

Ces garçons et Mike avaient dû échanger des salutations.

Eh. Qu'est-ce que tu fiches là ?

Rien. Et vous ?

Rien. C'est qui, avec toi ?

Personne. Juste elle.

Nia-nia. Juste elle.

Il y avait en fait un jeu en cours qui concentrait l'attention de tous les enfants. Et parmi eux, des filles – il y en avait, plus loin sur la rive, absorbées dans leurs propres affaires –, alors que nous avions depuis longtemps dépassé l'âge auquel les filles et les garçons jouaient ensemble comme si de rien n'était. Peut-être avaient-elles suivi les garçons à la sortie de la ville – tout en faisant semblant de ne pas les suivre – ou peut-être étaient-ce les garçons qui les avaient rejointes, dans l'idée de les embêter, toujours est-il que lorsqu'ils s'étaient retrouvés ensemble, ce jeu avait pris forme, nécessitant la participation de chacun, de sorte que les restrictions habituelles avaient sauté. Et plus on était nombreux pour y jouer, meilleur c'était, il fut donc aisé pour Mike de s'y faire une place et de m'y entraîner à sa suite.

C'était un jeu de guerre. Les garçons s'étaient divisés en deux armées qui combattaient l'une contre l'autre à l'abri de barricades montées à la va-vite à l'aide de branches, et depuis des abris de fortune constitués par les herbes folles et coupantes, les joncs et les mauvaises herbes aquatiques qui nous dépassaient de beaucoup. Les armes maîtresses étaient des boules d'argile, des boules de boue, de la taille des balles de base-ball. Il se trouvait que, juste à cet endroit,

on pouvait puiser dans une réserve d'argile, un trou grisâtre creusé là, à moitié dissimulé par les roseaux, un peu plus en amont sur la rive (la découverte de ce trésor avait peut-être été à l'origine de ce jeu), et c'était justement là que les filles s'affairaient, préparant les munitions. On pétrissait et on roulait en boule l'argile pour obtenir un projectile aussi dur que possible – il pouvait contenir des graviers et un torchis fait d'herbes, de feuilles et de brindilles ramassées sur place, mais on n'était pas censé y ajouter des cailloux exprès – et il fallait produire une importante quantité de boules, car elles ne servaient qu'une fois. Il était impossible de reprendre l'une de ces balles, au cas où elle aurait manqué sa cible, pour la reformer et la lancer de nouveau.

Les règles de la guerre étaient simples. Si on était touché par une boule – le terme officiel étant « boulet de canon » – au visage, à la tête ou au corps, on devait tomber raide mort. Si on était atteint aux bras ou aux jambes, on tombait aussi, mais on n'était que blessé. Dans ce cas, une autre chose que devaient faire les filles était de ramper sur le champ de bataille pour récupérer le corps du soldat blessé et le traîner jusqu'à un endroit aplani qui faisait office d'hôpital. Des feuilles étaient appliquées sur les blessures et le soldat devait rester allongé immobile et compter jusqu'à cent. Une fois le décompte accompli, il pouvait se relever et retourner au combat. Les morts n'étaient pas censés se relever avant la fin des hostilités, et ces dernières ne s'achevaient que lorsque tout le monde était mort.

Les filles, comme les garçons, étaient séparées en deux équipes, mais dans la mesure où il y avait beaucoup moins de filles que de garçons, nous ne pouvions faire office de fabricantes d'armes et d'infirmières pour un seul combattant. Il y avait des alliances, toutefois. Chacune des filles régnait sur sa propre pile de projectiles et travaillait pour un contingent particulier de garçons, et quand un soldat tombait blessé, il appelait une des filles afin qu'elle vienne le tirer d'affaire et soigner ses blessures dès que possible. Je fabriquais des boules pour Mike et c'était mon nom que Mike appelait. Il y

avait un tel vacarme – des hurlements incessants de garçons brailant « T'es mort ! » d'un ton soit triomphal, soit indigné (indigné parce que, bien sûr, ceux qui étaient supposés être morts essayaient toujours de retourner au combat ni vu ni connu) et, par-dessus tout ça, les aboiements d'un chien, pas Ranger, qui s'était, je ne sais comment, retrouvé pris dans nos feux croisés – un tel vacarme, donc, qu'il fallait tendre l'oreille en permanence afin d'entendre la voix de celui qui vous appelait. On éprouvait une sensation d'angoisse aiguë lorsque le cri jaillissait, un courant électrique qui parcourait tout le corps, un sentiment fanatique de dévouement. (Du moins c'était le cas pour moi qui, contrairement aux autres filles, ne réservais mes services qu'à un seul combattant.)

Je ne crois pas d'ailleurs qu'il m'était arrivé avant ce jour de jouer en groupe comme cela. C'était une telle joie de faire partie de cette vaste et douloureuse entreprise, d'être l'élue, la seule à y être engagée auprès d'un seul guerrier. Quand Mike était blessé, il n'ouvrait jamais les yeux, il gisait complètement inerte tandis que j'appliquais les larges feuilles gluantes sur son front et sur sa gorge et – après avoir ouvert sa chemise – sur son ventre pâle et tendre, percé de son joli nombril si vulnérable.

Il n'y eut ni vainqueur, ni vaincu. Le jeu se désintégra après un long moment de discussions et de résurrections de masse. Nous tentâmes de nous débarrasser de l'argile sur le chemin du retour en nous allongeant à plat dans la rivière. Nos shorts et nos chemisettes étaient dégoûtants et trempés.

Il était tard dans l'après-midi. Le père de Mike se préparait à partir.

« Pour l'amour du ciel », dit-il.

Nous avons un ouvrier à mi-temps qui venait parfois aider mon père quand il y avait un animal à abattre ou une charge de travail supplémentaire à effectuer. Il avait l'air à la fois d'un vieillard et d'un garçonnet et respirait péniblement, en sifflant, comme un asthmatique. Il aimait m'attraper et me chatouiller jusqu'à ce que

j'ai l'impression d'étouffer. Personne ne s'en mêlait. Ma mère n'appréciait pas son geste, mais mon père lui disait que ce n'était qu'une plaisanterie.

Il était dans la cour en train d'aider le père de Mike.

« Vous vous êtes joliment roulés dans la boue, lança-t-il. Vous allez vous retrouver, en moins de deux, devant monsieur le maire. »

De l'autre côté de la moustiquaire, ma mère entendit ces paroles. (Si les hommes avaient su qu'elle était à portée d'oreille, aucun d'eux n'aurait osé s'exprimer ainsi.) Elle sortit et s'adressa au journalier, d'une voix basse et réprobatrice, avant de nous dire quoi que ce soit sur notre apparence.

J'entendis en partie ce qu'elle lui avait glissé furtivement.

Comme frère et sœur.

Le journalier, les yeux baissés vers ses bottes, sourit malgré lui.

Elle avait tort. Le journalier était plus proche de la vérité. Nous n'étions pas comme frère et sœur, ni comme aucun frère ni aucune sœur de ma connaissance. Le seul frère que j'avais était à peine plus qu'un bébé, si bien que je n'avais pas d'expérience personnelle de ce genre de relation. Et nous n'étions pas non plus comme les maris et femmes de mon entourage, parce qu'ils étaient vieux, pour commencer, et vivaient dans des mondes si séparés qu'ils semblaient à peine capables de se reconnaître l'un l'autre. Nous étions plutôt comme des amoureux robustes et accoutumés l'un à l'autre, dont les liens ne nécessitaient que très peu de démonstrations extérieures. Et, pour moi du moins, c'était solennel et palpitant.

Je savais que le journalier faisait allusion à quelque chose de sexuel, même si je ne connaissais pas le mot « sexuel ». Et je le haïssais encore plus pour cette raison que je ne le haïssais, le reste du temps. Et surtout parce que lui aussi se trompait. On ne se livrait à aucune exhibition, aucun frotti-frotta, pas d'intimité coupable entre nous – la quête anxieuse de coins pour se cacher nous était étrangère, comme l'étaient le plaisir du tripotage, la frustration ou la honte brutale et immédiate. J'avais connu ce genre de scènes avec

un de mes cousins et aussi avec des filles légèrement plus âgées que moi, deux sœurs, qui étaient dans mon école. Je n'aimais pas ces partenaires avant, pas plus qu'après l'événement, et je niais furieusement, y compris en moi-même, que quoi que ce soit de ce type ait pu avoir lieu entre nous. Ces escapades, je ne les aurais jamais envisagées avec une personne pour laquelle j'éprouvais amitié ou respect – seulement avec des individus qui me dégoûtaient, de la même façon que ces démangeoisons sensuelles parfaitement abjectes que je ressentais me dégoûtaient de moi-même.

Avec Mike, le démon localisé se transformait en une excitation diffuse et une tendresse qui s'étendaient partout sous la peau, un plaisir des yeux, des oreilles et une satisfaction frissonnante dès que l'autre personne apparaissait. Je m'éveillais chaque matin avec une véritable fringale de le voir, une envie d'entendre le camion du foreur de puits marteler l'allée à mesure que ses roues rencontraient creux et bosses. Je vénérerais sa nuque et la forme de son crâne, le froncement de ses sourcils, ses orteils longs et nus, ses coudes sales, sa voix forte et confiante, son odeur. J'acceptais volontiers, et même pieusement, les rôles qui n'avaient pas besoin d'être explicités ni répartis entre nous – je devais l'aider et l'admirer, tandis que lui commanderait et se tiendrait prêt à me protéger.